

dans cette horrible accusation. M. de Saint-Ermond semblait le plus étonné de tous. Toujours appuyé sur le bras de Véréline, il attachait ses yeux sur ceux de Michel, qui, lui, le dévisageait avec dédain... Puis il regarda sa figure noircie, ses cheveux et sa barbe à demi-brûlés, ses vêtements en lambeaux. Enfin, il murmura, comme parlant pour lui seul :

— Mais, c'est impossible !

Véréline seul entendit ces paroles ; et il se pencha à l'oreille de Saint-Ermond :

— Faites donc attention à vos paroles. Est ce à vous de défendre ce gredin ?

L'officier de paix demanda :

— Vous connaissez cet homme ?

— C'était mon ingénieur en chef, répondit Saint-Ermond ; il ne l'est plus, heureusement.

— Depuis quand ?

— Depuis... depuis ce matin. Il m'a donné sa démission, à la suite d'une violente discussion, que plusieurs personnes ont entendue.

L'officier de paix se tourna vers Michel :

— Est-ce exact, monsieur ?

— Oui, parfaitement exact.

— Vous aviez donc des sentiments de haine contre la famille de Saint-Ermond ?

— Contre M. de Saint-Ermond, oui, monsieur, mais pas contre la famille, répondit Michel avec un triste sourire.

L'officier de paix allait encore poser quelques questions, pour éclaircir immédiatement la situation qui se présentait : mais on entendit un cri déchirant, et on vit Suzanne de Saint-Ermond qui arrivait avec le vieux Bernier.

Depuis le début de l'incendie, la courageuse jeune fille était restée près du feu, essuyant de temps en temps ses larmes, pleurant cette belle usine, comme si tous ses vieux souvenirs de famille disparaissaient. Bernier courait de tous côtés, essayer de sauver quelques machines ; mais déjà la situation était intenable dans l'atelier, où tombaient des planches enflammées, où l'incendie allait éclater tout à l'heure, malgré les efforts des premières pompes qui avaient été mises en batterie. Alors, il était sorti et s'était trouvé en face de Suzanne, au moment où un des invités disait près d'eux :

— On a arrêté le misérable qui a mis le feu ; il paraît que c'est un ingénieur que M. de Saint-Ermond avait renvoyé... C'est sans doute une vengeance...

Suzanne se retourna ; elle aperçut, de l'autre côté de la route, le groupe formé par son père, ses amis, les agents de police et Michel. Elle y courut comme égarée, suivie par Bernier ; et, voyant Michel entre deux agents, elle poussa un tel cri que tout le monde tressaillit. Elle s'avançait vers Michel, les mains tendues. M. de Saint-Ermond l'apostropha vivement :

— Êtes-vous folle, Suzanne ? Vous ne savez donc pas que c'est cet homme qui a mis le feu à nos chantiers ?

La jeune fille s'écria, avec un accent sublime :

— Ce n'est pas vrai !

En même temps, Bernier déclarait :

— Non, monsieur, non. C'est impossible !

— Taisez-vous, Bernier, répliqua sèchement l'industriel. Taisez-vous, car on pourrait croire que vous êtes son complice !

Michel, l'âme remplie de reconnaissance prononça :

— Ah ! merci, Suzanne, merci !

L'officier de paix crut devoir intervenir :

— Si douloureuse que vous semble la vérité, mademoiselle, je suis forcé de vous affirmer que nous avons des preuves absolues de la culpabilité de cet homme.

— Et moi, je vous dis que c'est faux, reprit Suzanne fermement. C'est une indigne calomnie... Accuser M. Thomerain !...

Son père lui saisit les bras et l'entraîna à quelques pas en maugréant. Et il allait lui adresser de nouveaux reproches, mais leur explication fut interrompue par un grand bruit.

— Voici les pompes à vapeur ! criait-on.

C'étaient deux pompes à vapeur qui arrivaient de Paris au galop. L'officier de paix donna l'ordre de tenir Michel un peu en arrière ; puis il fit reculer toutes les per-